

La  
**Société Nouvelle**

Revue internationale

---

*Sociologie, Arts, Sciences, Lettres*

---

7<sup>e</sup> ANNÉE — TOME II

---

PARIS

H. LE SOUDIER

174, Boulevard Saint-Germain.

BRUXELLES

BUREAUX :

32, rue de l'Industrie, 32

Paris. — Albert Savine, 12, rue des Pyramides.

1891

# TABLES DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME II, 7<sup>e</sup> ANNÉE

## TABLE MÉTHODIQUE

N<sup>o</sup> LXXIX. — 30 JUILLET.

	Pages.
Les sources du sentiment littéraire en Belgique. <i>Expression française</i> . — Francis Nautet . . . . .	5
Charles Cros. — Emile Verhaeren . . . . .	24
Le Droit des gens et la Révolution française. <i>Le droit de la guerre et les rois de droit divin</i> . — Ernest Nys . . . . .	37
La Question agraire en Roumanie. <i>Une solution</i> . — Z. Filotti . . . . .	53
La Grande Jacquerie en Russie. Traduction libre du roman <i>Pougatchovtzi</i> . — Eug. Salias . . . . .	71
Le Despotisme en Chine. — Frédéric Borde . . . . .	87
Jean Lombard. — F. Brouez . . . . .	95
Revue des périodiques. — S. M. . . . .	98
Bulletin du mouvement social. <i>Belgique, Autriche-Hongrie, Allemagne, Angleterre, Russie, France, Japon</i> . — F. Brouez . . . . .	106
Le mois. — <i>La Campagne de « l'Art moderne » et de « la Jeune Belgique » contre la Commission des Beaux-Arts</i> . — <i>L'enseignement du bouddhisme, par M. de Rosny</i> . — <i>Les représentations de Bayreuth</i> . — <i>Nouvelles de l'étranger</i> . — <i>L'Alchimie</i> . — <i>Les livres</i> . . . . .	115

N<sup>o</sup> LXXX. — 30 AOUT.

La Religion et la Sorcellerie. — Elie Reclus . . . . .	117
Stéphane Mallarmé. <i>Notes cursives</i> . — Arnold Goffin . . . . .	135
Le Droit des gens et la Révolution française. <i>Les théories et les faits sous la Révolution</i> . — Ernest Nys . . . . .	148
Au pays du bonheur. Soir d'adieux — Fernand Severin . . . . .	172
Littérature anglaise. <i>Le trépas d'Arthur</i> , traduit par Georges Destrée . . . . .	178

gué Sprenger et Bodin en les vieilles armoires du Vatican. Aux indiscrets qui demandent pourquoi les inquisiteurs ne fonctionnent plus concurremment aux cours d'assises, ils répondent avec une fine ironie que « nous n'en sommes plus dignes ». C'est pour des matières plus abstraites que nos théologiens proclament la perpétuité de la foi et l'invariabilité de la doctrine. Sur ce point particulier, l'Église garde le silence, mais elle garde aussi son dogme et le gardera. Bon gré, mal gré, elle tient à la bulle d'Innocent VIII, et ne démarrera pas de la *Somme*.

Elle y est. Qu'elle y reste!

ELIE RECLUS.

## STÉPHANE MALLARMÉ

### NOTES CURSIVES (1)

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement.

(BOILEAU-DESPRÉAUX)

Ce fébrile et souvent génial esprit, ce puissant artisan de synthèses, ce méconnu de Philarète Chasles, traçait au cours d'une nerveuse étude sur les écrivains du Bas-Empire, ces lignes, hypophétiques presque :

« La philosophie radotait. La poésie ne songeait qu'aux vaines recherches du rythme. La critique était vague, sans corps et sans principes... On louait un poète quand il était bon ouvrier de versification, lorsque les hendécasyllabes coulaient bien, que les hexamètres *bruissaient* agréablement, lorsque le second vers du distique élégiaque rimait avec le premier, au moyen de *l'anadiplosis*; toutes ces niaiseries avaient des noms propres...

« L'amour du paysage saisit toujours les nations vieilles. On attache alors une extrême importance aux formes, aux sons, à tout ce qui est extérieur. — Le genre purement descriptif dominait l'éloquence; chacun voulait décrire les paysages, les prés, les champs, la mer, les maisons, les intérieurs. La littérature s'abîmait dans le pittoresque... — *L'homme de guerre reculait devant le soldat burgonde; le bas-peuple gémissait et attendait; l'homme de lettres s'occupait à faire des vers rétrogrades et des acrostiches, ou, comme Sidoine, A PEINDRE EN TROIS CENTS VERS, DOUZE CHARS LANCÉS DANS LA CARRIÈRE...* »

(1) Ces pages inaugurent une série de *Notes cursives* qui seront consacrées à Paul Verlaine, Jules Laforgue, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud et Lautréamont.

M. Stéphane Mallarmé publiait récemment un volume de prose : *Pages*, dont nous détachons ce fragment :

« La fête de... et je ne sais quel rendez-vous suburbain ! nomma l'enfant voiturée dans mes distractions, la voix claire d'aucun ennui ; j'obéis et fis arrêter.

« Sans compensation à cette secousse qu'un besoin d'explication figurative plausible pour mes esprits, comme symétriquement s'ordonnent des verres d'illumination peu à peu éclairés en guirlandes et attributs, je décidai, la solitude manquée, de m'enfoncer même avec bravoure en ce déchainement exprès et haïssable de tout ce que j'avais naguères fui dans une gracieuse compagnie : prête et ne témoignant de surprise à la modification dans notre programme, du bras ingénu elle s'en repose sur moi, tandis que nous allons parcourir, les yeux sur l'enfilade, l'allée d'ahurissement qui divise en écho du même tapage les foires et permet à la foule d'y renfermer pour un temps l'univers. Subséquemment aux assauts d'un médiocre dévergondage en vue de quoi que ce soit qui détourne notre stagnation amusée par le crépuscule, au fond, bizarre et pourpre, nous retint à l'égal de la nue incendiaire un humain spectacle, poignant : reniée du châssis peinturluré ou de l'inscription en capitales, une baraque, apparemment vide.

« A qui ce matelas décousu pour improviser ici, comme les voiles dans tous les temps et les temples, l'arcane ! appartient, sa fréquentation durant le jeûne n'avait pas chez son possesseur excité avant qu'il le déroulat comme le gonfalon d'espairs en liesse, l'hallucination d'une merveille à montrer (que l'inanité de son famélique cauchemar) ; et pourtant, mû par le caractère fréal d'exception à la misère quotidienne qu'un pré, quand l'institue le mot mystérieux de fête, tient des souliers nombreux y piétinant (en raison de cela poind aux profondeurs des vêtements quelque unique velléité du dur sou à sortir à seule fin de se dépenser), lui aussi ! n'importe qui de tout dénué sauf de la notion qu'il y avait lieu pour être un des élus, sinon de vendre, de faire voir, mais quoi, avait cédé à la convocation du bienfaisant rendez-vous. »

L'album comporte une centaine de ces *Pages* ; on sort de leur lecture, abasourdi, courbaturé, avec l'intense impression d'avoir longtemps, à tâtons, erré parmi des caveaux hermétiques et marécageux ; l'irréfrénable envie de respirer, enfin, vous saisit et — avec le remords de l'avoir, un jour, méconnu !

— vous relisez — à pleins poumons ! — Racine, pour vous attester que l'air libre existe encore, quelque part, et la Lumière et la Vie !...

— Personne, cependant, ne s'enhardit à moduler le coup de sifflet, à lancer le mot fatidique qui ferait, d'un coup, s'effondrer et s'évanouir ces pitoyables fallaces ; une collusoire admiration règne, croirait-on, et comme une tacite consigne.

M. Mallarmé a du génie, on le proclame ; — du talent, c'est notre avis, — et une infinie érudition ; mais irrité, on en vient à supposer que c'est un génie goguenard, — un talent fumiste, — et qu'il s'autorise de son omniscience pour insinuer de froides mystifications compassées, — la fantaisie recuite et chinoise de quelque jovial pédagogue, — à ses contemporains. Conjecture toute gratuite, sans alternative, mais où l'exaspération grandissante vous amène : — navré de naviguer, quoi qu'il en eût, dans le sillage de Charles Baudelaire, — reconnaissant son impuissance à s'affranchir de la prépondérante philosophie des *Fleurs du Mal*, — M. Mallarmé aurait-il de dépit désespéré, obéissant aux scrupules pointilleux d'une conscience délicate jusqu'à la minutie, brisé le beau miroir qui lui renvoyait une effigie trop baudelairienne, à son gré ?

Ses débuts, en effet, se signalèrent par une veine de haute et saine inspiration, — ces très impeccables poèmes qui se titrent *les Fenêtres*, *Brise marine*, *Soupir*, *Hérodiade*, *A celle qui est tranquille*, *l'Azur*, *Tristesse d'été*, d'une profonde originalité, mais qui peuvent, sans offense, être rattachés au cycle baudelairien.

Une série de sonnets suivit, plus tard, inaugurale de sa seconde incarnation, splendides de lignes et de contours, — et que, hormis quelques réticences, — nous admirons encore. Ceci ressort, à vrai dire, à une espèce de matérialisme lyrique ! Certains adeptes y discernent du mysticisme ! — sous l'unique prétexte, probablement, de leur obscurité !

— On tenterait de définir l'artiste : — un répertoire intelligent et actif de sensations et de comparaisons. Mais les premières, fines, compliquées, brisées, — ne valent que par la vigueur cérébrale qui les confronte ; elles alimentent et fécon-

dent l'intellect ; — elles constituent, en résumé, la trame de l'œuvre parfaite, — le canevas, dont M. Mallarmé, lui, propose l'envers à notre applaudissement !

Sans nous attarder, donc, à l'informulable théorie des correspondances, sujette à de péremptoires objections, — puisque tout artiste digne de ce titre, possède en lui des chaînes de sensations coordonnées, de similitudes et d'analogies incessamment variées, modifiées par tout et par des riens subtils, impondérables, au total, arbitraires et complexes, irréductibles à des lois, — le puéril d'une esthétique s'avère, qui, pour nous communiquer, selon une glose de M. Téodor de Wyzewa, la notion d'un vase sur une console, tarabiscote ce amphigourique sonnet :

Surgi de la croupe et du bond...

Vraiment, ce but, atteint même, récupère-t-il un tel effort de disloque ? et le lecteur, le patient ayant consenti à s'y soumettre, à son tour, — ne conserve-t-il pas le droit de sourire ?

Et voici la vexante déception qui vous guette ! Ces vers, de toute façon vous désappointent, soit qu'ils vous restent inexpugnables, soit que vous parveniez à leur adapter une exégèse ! Dépenser ses loisirs à résoudre de tels logogriphes, c'est se livrer à un oiseux parfilage, que l'on reconnaît peu rémunérateur, trop tard !

Très certainement le second avatar de M. Mallarmé lui a été néfaste ; tout ce qu'il lui a inspiré ne vaut pas les trois vers initials de *Brise marine* :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres !  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Mais, quand même ! on ignore quelle ondoyante beauté indécise chatoie dans le dessein imprécis que l'on devine, le choix et l'appariage des mots, l'insaisissable musurgie des longues et des brèves, des douces et des sifflantes, les allitérations et le jeu des assonances, qui explique et légitime la séduction de ces poèmes ; — alliciance, on en conviendra,

toute sensuelle, — son, parfum, couleur, — transpositions d'idées nomades et de souvenirs pour M. Mallarmé, sans aucun doute, mais, qu'en dehors d'une divination suprahumaine, le lecteur, la plupart du temps, échoue à extraire de la gangue maniérée où le poète jaloux les laisse.

Chose topique, pour s'analyser le plaisir — jamais plus que physique, — éprouvé, il faut recourir à des images, aussi, à une sorte de pathos idéographique ! La raison est exclue de ces fêtes et la conscience. C'est, approximées, la délectation tactile d'un moelleux brocart, d'une étoffe épaisse ou soyeuse, — visuelle, de teintes chromatiques, — auditive, d'un fugitif et hasardeux accord très riche...

— Le symbole, nous figurions-nous, doit être une espèce de suggestif raccourci, l'abréviation évocative, la concrétion colorée et vivante de séries d'idées ou de faits. Conçu ainsi, on en chercherait vainement trace chez M. Mallarmé, à moins d'attribuer une capacité symbolique, une prépotence propre — aux syllabes ! — aux vocables *en eux-mêmes*, abstraction faite de leur valeur terminologique et syntaxique. Le symbole résiderait, pour lui, dans les mots, matériellement envisagés, dans le timbre sourd ou clair de leurs voyelles et de leurs consonnes et la polychromie qu'il en déduit ! M. Mallarmé destitue le lexique de ce qu'il appelle « sa fonction de numéraire facile et représentatif », lui enlève ce par quoi il existe, ce qu'il renferme d'humanité, afin, dit-il, de lui faire retrouver sa *virtualité* !

« Le vers, enseigne-t-il, qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole ; niant, d'un trait souverain, le *hasard demeuré aux termes malgré l'artifice de leur retrempe alternée en le sens et la sonorité*, et vous cause cette surprise de n'avoir créé jamais tel fragment ordinaire d'élocution, en même temps que la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère ».

— Faire des vers, pour une critique judicieuse quoique un peu étroite, — c'est enserrer sa pensée en lignes laconiques, rythmées, selon des règles, en se contraignant à une mesure, des rimes...

Innové en ces limites est loisible ; mais si l'on abolit la cadence, et le mètre et la rime et la concision?... Laforge (antérieurement aux *Complaintes*, on aime à le croire!) interroge au sujet de certaines pièces de Corbière : — « Pourquoi n'écrit-il pas cela en prose? » — Généralement, M. Mallarmé conserve la coupe classique ; l'évolution s'achèvera par ses disciples, probablement.

Le rôle du verbe est purement réflexe ; du moins, telle paraît sa mission organique. M. Mallarmé prétend lui en imposer violemment une autre, contradictoire à sa nature et absurde.

Les mots sont des signes de convention, la monnaie des échanges intellectuels ; mais si l'écrivain infirme cette valeur usuelle, notoire, leur en attribue une autre, selon son bon plaisir, de lui seul connue et qu'il dédaigne mettre à portée de son bienveillant lecteur ? Si, non content de ces falsifications, il les amalgame et les combine d'une manière étrangère à toute assimilable logique ? en des vers ou de la prose qui nécessitent l'obligant arbitrage de commentateurs polonais ou de scolastes juifs ?

— La vraie Beauté, constate Edgar Poe, emporte sa propre démonstration.

\* \*

— La Poésie jouit de maintes prérogatives qui, jusqu'à un certain point, peuvent déguiser son éventuelle indigence, au regard des superficiels : — Un hidalgo famélique, sans chaussures, arrogant et dont les guenilles conserveraient une certaine allure, — à cheval !

Mais la Prose, assure-t-on, chemine à pied...

Rien ne survit, donc, dans les *Pages* de M. Mallarmé, de l'attrait mystérieux, des charmes prosodiques, extrinsèques à toute clarté, dont s'avantagent ses vers. Nulle enrhythmie, aucune tonalité sensible : un vide laborieux et quintessencié :

— « Le creux néant musicien » — sans musique ! — Les mailles, péniblement enchevêtrées de ces phrases (si l'on s'aventure à les désigner ainsi) aux apparences occultes, retiennent bien leur illusoire secret.

Sans injustice, on comparerait quelquefois le poète à son « prêtre vain qui endosse un néant d'insignes pour cependant officier ». Seulement, c'est à une messe blanche qu'il nous convie !

Combien pourtant, de courts passages qui luisent comme les éblouissants et magnifiques éclairs d'un très pur génie, — et d'une langue ample, précise, virile font regretter l'incomparable prosateur que M. Mallarmé ne veut pas, ne veut plus être !

A l'occasion de *Vathek*, il cite superbement « la fraîcheur de scènes, naturelles jusqu'au malaise » et voici, extraites de ses notes *crayonnées* au théâtre, un paragraphe :

« La scène est le foyer évident des plaisirs pris en commun, aussi et tout bien réfléchi, la majestueuse ouverture sur le mystère dont on est au monde pour envisager la grandeur, cela même que le citoyen, qui en aurait une idée, se trouve en droit de réclamer à un État, comme compensation de l'avilissement social. Se figure-t-on l'entité gouvernante autrement que gênée (eux, les royaux pantins du passé, à leur insu répondaient par le muet boniment de ce qui crevait de rire en leur personnage enrubanné ; mais de simples généraux maintenant) devant une prétention de malappris, à la pompe, au resplendissement, à quelque solemnisation auguste du Dieu qu'il sait être ! Après un coup d'œil, regagne le chemin qui t'amena dans la cité médiocre et sans conter ta déception ni t'en prendre à personne, fais-toi, hôte présomptueux de l'heure, reverser par le train dans quelque coin de rêverie insolite ; ou bien reste, nulle part ne seras-tu plus loin qu'ici, puis commence à toi seul, selon la somme amassée d'attente et de songes, ta nécessaire représentation. Satisfait d'être arrivé dans un temps où le devoir qui lie l'action multiple des hommes, existe mais à ton exclusion, (ce pacte déchiré parce qu'il n'exhibe point de Sceau). »

Et, enfin, il faut citer ce prestigieux poème, dans son intégrale noblesse :

#### LE PHÉNOMÈNE FUTUR

« Un ciel pâle, sur le monde qui finit de décrépitude, va peut-être partir avec les nuages : les lambeaux de la pourpre usée des couchants déteignent dans une rivière dormant à l'horizon submergé de rayons et d'eau. Les arbres s'ennuient ; et, sous leur feuillage blanchi (de la poussière du temps, plutôt que de celle des chemins), monte la maison en toile du Montreux de choses passées : maint réverbère attend le crépuscule et ravive les

visages d'une malheureuse foule, vaincue par la maladie immortelle et le péché des siècles, d'hommes près de leurs chétives complices enceintes des fruits misérables avec lesquels périra la terre. Dans le silence inquiet de tous les yeux suppliant là-bas le soleil qui, sous l'eau, s'enfonce avec le désespoir d'un cri, voici le simple boniment : « Nulle enseigna ne vous régale du spectacle intérieur, car il n'est pas maintenant un peintre capable d'en donner une ombre triste. » J'apporte, vivante (et préservée à travers les ans par la science souveraine), une Femme d'autrefois. Quelque folle, originelle et naïve, une extase d'or, je ne sais quoi ! par elle nommé sa chevelure, se ploie avec la grâce des étoffes autour d'un visage qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres. A la place du vêtement vain, elle a un corps, et les yeux, semblables aux pierres rares ! ne valent pas ce regard qui sort de sa chair heureuse : des seins levés comme s'ils étaient pleins d'un lait éternel, la pointe vers le ciel, aux jambes lisses qui gardent le sel de la mer première. » Se rappelant leurs pauvres épouses, chauves, morbides et pleines d'horreur, les maris se pressent : elles aussi, par curiosité, mélancoliques, veulent voir.

Quand tous auront contemplé la noble créature, vestige de quelque époque déjà maudite, les uns indifférents, car ils n'auront pas eu la force de comprendre, mais d'autres navrés et la paupière humide de larmes résignées, se regarderont ; tandis que les poètes de ces temps, sentant se rallumer leurs yeux éteints, s'achemineront vers leur lampe, le cerveau ivre un instant d'une gloire confuse, hantés du Rhythme et dans l'oubli d'exister à une époque qui survit à la beauté. »

— Nous voudrions clore cet article ici, quitter le lecteur après cette page extraordinaire. Mais, comment se refuser l'ironique joie de cette constatation ? — C'est la plausible punition du Poète, pour s'être méconnu lui-même, avoir dilapidé et méchamment obscurci son lucide talent, que ses fanatiques, — dont l'acclamation se proportionne inversement à l'évidence, auxquels la nébulosité semble une des distinctives et essentielles conditions de la Beauté, — comparant, avec leur discrétion clairvoyante de juvéniles thuriféraires, — leur auteur à — Richard Wagner !! et classant les œuvres de ce dernier, selon une doctrine que nous ne discuterons pas, — assimilent, pour M. Mallarmé, le *Phénomène futur* et les pages contemporaines, à ce qu'ont été, au regard du définitif concept wagnérien, — le *Tannhäuser* et *Lohengrin* !! D'où il appert que la *Prose pour des Esseintes* et la *Déclaration foraine*, par exemple, en poursuivant le parallèle, équivalent,

à la maturité entière, à l'absolu, désormais imperfectible, de *Parsifal* et de *Tristan* !

On nous le notifie, au surplus, — M. Mallarmé a atteint, dès lors, l'*ultima Thule* de sa propre pensée et, naturel corollaire, — de la pensée humaine !

— Souvent, on se sera demandé si vraiment, M. Mallarmé pensait, si ses conceptions se *cérébraient*, en réalité, selon un mode, une forme aussi insolites.

Les lettres, les conversations de J.-K. Huysmans ont l'exact pittoresque, l'accent personnel, les très reconnaissables particularités de sa littérature. Pour M. Mallarmé il n'en va pas de même. On dirait que, ses idées formulées, transcrites d'après une pertinace ordonnance, il s'ingénie à raturer, à surcharger, à contorsionner son style, à supprimer les liaisons, à noyer les incidentes. Il contrarie, de toutes ses forces, le développement normal de ses imaginations, s'évertue à défigurer leur profil authentique, à le couvrir de brouillard et d'ombre. Ce marquetage après coup défloré, piteusement, le délice de l'inspiration passionnée ; saccage tout le primesautier, fane l'exquise spontanéité de la sensation saignante et neuve.

— Un symboliste d'une certaine envergure, Honoré de Balzac, a serti dans ses *Études philosophiques*, cet impérieux et tragique diadème qui couronne et nimbe d'étincelles fulgurales et de flammes la *Comédie humaine*, — un sévère diamant noir : le *Chef-d'œuvre inconnu*.

Personne n'aura oublié l'hallucinant Frenhofer, ce peintre hypnotisé, envoûté par la fantastique vision sublimée, par la hantise de son inaccessible rêve et dont la main possédée empâte, à la longue, sa toile, sous les retouches perpétuelles que la relative imperfection du tableau primordial, — au conspect de la *virtualité*, — lui inspire.

Eh bien ! si l'on parcourt les deux versions suivantes du poème en prose *l'Orphelin*, la conviction ne s'imposera-t-elle point que M. Mallarmé est victime d'un pareil et malheureux sortilège ?

## L'ORPHELIN

Orphelin, déjà, enfant avec tristesse pressentant le poète, j'errai, vêtu de noir, les yeux baissés du ciel et cherchant une famille sur la terre. Une fois s'arrêtèrent sous les arbres dont le vent cassait le bois mort, près de la rivière, des baraques de foire. Devinai-je une parenté et que je serais des leurs, plus tard, mais j'aimai à vivre de la vie de ces comédiens et vers eux j'allais oublier mes hideux camarades.

Par les planches m'arrivaient, brise aérienne, des chœurs, des voix d'enfants maudissant un tyran, avec de grêles tirades, car Thalie habitait la tente et attendait l'heure sainte des quinquets. Je rôdais devant ces tréteaux, orgueilleux, et tremblant de la pensée de parler à un enfant, trop jeune pour jouer parmi ses frères, mais qui s'appuyait contre des toiles écarlates de pourpoints et d'audace romantique, peintes par le maître qui, peut-être, à cet instant, croyait seul au moyen-âge. L'enfant, je le vois toujours, coiffé d'un bonnet de nuit taillé comme le chaperon du Dante, mangeait, sous la forme d'une tartine de fromage blanc, les lis ravis, la neige, les plumes du cygne, les étoiles et toutes les blancheurs sacrées des poètes : je l'eusse bien prié de m'admettre à son repas si je n'avais été si timide, mais il le partagea avec un autre qui vint brusquement, en sautant, — un petit saltimbanque de la baraque voisine dans laquelle on allait donner des tours de force, ce frivole exercice ne se refusant pas à la frivolité du grand jour. Il était tout

## RÉMINISCENCE

Orphelin, j'errais en noir et l'œil vacant de famille : au quinconce se déplièrent des tentes de fête, éprouvai-je le futur et que je serais ainsi, j'aimais le parfum des vagabonds, vers eux à oublier mes camarades. Aucun cri de chœurs par la déchirure, ni tirade lointaine, le drame requérant l'heure sainte des quinquets, je souhaitais de parler avec un môme trop vacillant pour figurer parmi sa race, au bonnet de nuit taillé comme le chaperon du Dante; qui rentrait en soi, sous l'aspect d'une tartine de fromage mou, déjà la neige des cimes, le lys ou autre blancheur constitutive d'ailes au dedans : je l'eusse prié de m'admettre à son repas supérieur, partagé vite avec quelque aîné fameux jailli contre une proche toile en train des tours de force et banalités alliées au jour. Nu, de pirouetter dans sa prestesse de maillot à mon avis surprenante, lui, qui d'ailleurs commença : « Tes parents ? » — « Je n'en ai pas ». — « Allons, si tu savais comme c'est farce, un père... même l'autre semaine que bouda la soupe, il faisait des grimaces aussi belles, quand le maître lançait les claques et les coups de pied. Mon cher ! » et de triompher en élevant à moi la jambe avec aisance glorieuse, « il nous épate, papa », puis de mordre au régal chaste du très jeune : « Ta maman, tu n'en as pas, peut-être, que tu es seul ! la mienne mange de la filasse et le monde bat des mains. Tu ne sais rien, des parents sont des gens drôles, qui font rire ». La parade s'exaltait.

nu dans un maillot lavé, et pirouettait avec une turbulence surprenante ; ce fut lui qui m'adressa la parole : « — Où sont tes parents ? — Je n'en ai pas, » lui dis-je. — « Ah ! tu n'as pas de père ? Moi, j'en ai un. Si tu savais comme c'est amusant, un père, ça rit toujours... Même l'autre soir où l'on a mis en terre mon petit frère, il faisait des grimaces plus belles quand le maître lui lançait des claques et des coups de pied. Mon cher, dit-il, en élevant sa jambe disloquée avec une facilité glorieuse, il m'amuse bien, papa ». Puis il mordit encore dans la tartine du plus jeune enfant qui ne parlait pas. « — Et de maman, tu n'en as donc pas non plus, que tu es tout seul ? La mienne mange de la filasse, et tout le monde tape des mains. Tu ne connais pas cela, toi. Voilà ; des parents sont des gens drôles qui nous font rire. » Mais sa parade venait de commencer, et il partit après ces mots. Moi, je m'en allai tout seul, songeant que c'était bien triste que je n'eusse pas comme lui des parents.

Ces corrections infligées à des proses, définitives quoique oubliées, ont quelque chose de douloureux et de presque macabre ! On perçoit les repentirs d'un Pygmalion maniaque, son remords d'avoir animé une imparfaite Galathée, — la frénésie froide du dur artiste rectifiant, d'un ciseau inflexible, sa statue, sa créature, — sur le vif !

— Sans grande malice, on caractériserait la seconde épreuve — « après la lettre » — puisque la lettre tue !

De telles investigations sont instructives et dévoilent singulièrement les arcanes et les coulisses de cet art (1).

(1) Rapprocher aussi la leçon du sonnet reproduit par Paul Verlaine dans les *Hommes d'aujourd'hui*, de celle de l'*Édition autographe*. De bonne foi, on aurait peine à se représenter M. Mallarmé, prenant, à l'exemple du bon Mathurin Régnier, « les vers à la pipée » !



Il consiste simplement à éliminer toute la partie souple et malléable de la phrase, à amputer l'idiome de ses articulations, de ses nerfs et de ses muscles. Sans armature, amorphe, ce français, privé de ce qui l'anime et le vivifie, se pétrifie et se fige. Raide et guindé, — c'est en ce sens qu'on le qualifierait volontiers de lapidaire! — chaque vocable existe égoïstement, à un sort indépendant!

Déliquescente! voilà l'équitable épithète à appliquer à cette prose sans atmosphère, sans cadre ni horizon, — à cette prose émasculée pour atteindre une concision qui, étant donné ce que, le plus souvent, elle a charge de véhiculer, est encore trop proluxe!

\*  
\*\*

Conclure? comment et à quoi bon, d'ailleurs?

Diverses hypothèses se suggèrent : — M. Mallarmé a une rancune invétérée et inextinguible pour sa langue maternelle!

Ou a-t-il inauguré cette écriture misologique par quelque hautaine et prominante raillerie? serait-ce la méprisante expression du transcendant dédain, du compréhensible dégoût final d'un altissime esprit pour la Forme et le Nombre, la Science vaine?

Ou encore, une longuement élaborée et préméditée mystification? Mais, outre que la plaisanterie apparaîtrait assez fade et la gloire, aléatoire, de berner des gens qui, au demeurant, finiront par n'être « guère plus morts qu'ils n'ont vécu » — la première, la plus regrettable et, bientôt, l'unique dupe ne serait-ce pas M. Mallarmé?

En résumé, quelque opinion que l'on professe sur l'efficacité de sa technique, et si l'on croit que Rimbaud, Corbière, Laforgue légitimèrent leur indiscipline par la nécessité, forgèrent l'instrument qu'il leur fallait, — on se convainc, puis qu'ils illustrèrent des conceptions strictement subjectives, étroitement idiosyncrasiques, qu'ils furent de sève infertile, sans descendance possible.

Tout artiste est exceptionnel, mais ceux-ci plus que quiconque; ce furent des instinctifs, des impulsifs même, native-

ment excentriques et hors de page. M. Mallarmé, dont on veut faire un chef d'école, s'est placé dans des conditions exactement identiques. Redon, en ce cas, et jusqu'à Lautréamont auraient droit à être proclamés chefs d'écoles! — Les *Chants de Maldoror* peuvent à peine être considérés comme une œuvre d'art.

Dans sa dualité, celle de M. Mallarmé a la funeste semblance, exerce les mortels prestiges d'une de ces déités de la fable antique, stériles, au buste adorable terminé en queue de poisson! — Et « la noble déesse Kirké nous ordonne de fuir le chant et la prairie des divines Seirènes »

— On doit donc l'exprimer ouvertement, malgré un grand respect pour ce très haut et *sincère* poète, l'initiative prise par M. Mallarmé deviendra anarchique et mauvaise. D'enfantins prosélytes, — dont il n'est pas responsable, Dieu merci! — l'enthousiasme ignorant et la sottise infatuée lui font cortège et triomphe. Pourquoi faut-il qu'au milieu de ces caudataires négligeables se soient égarés, — attirés par ce qu'ils ont cru découvrir dans cet art et qu'eux-mêmes y mettaient, — quelques fiers et généreux artistes?

ARNOLD GOFFIN.